

## LE CHAPEAU DE SOIE

A l'occasion de la récente élection de M. René Bazin à la dignité d'académicien, en remplacement de M. Ernest Legouvé, nous croyons intéresser nos lecteurs en citant la nouvelle suivante extraite de l'œuvre du célèbre auteur :—

L'uniformité dans le costume ne sera jamais complète. Quand la jaquette anglaise aura partout remplacé la blouse gauloise ; quand la cravate qui porte le nom de Lavallière ornera le cou de tous les conducteurs de bestiaux ; qu'il n'y aura plus de cols non empesés, ni galon, broderie, plumet ou pensée d'aucune sorte dans le vêtement masculin, un meuble nous restera, diversifié à l'infini : le chapeau de soie. Grâce à lui, nous aurons encore des sujets de sourire, d'étonnement ou d'admiration.....

Le plus extraordinaire, le plus inquiétant des chapeaux de soie que j'aie aperçus dans ma vie, occupait le compartiment central d'un bahut ancien, composé de trois corps que séparaient des cloisons et que fermait une seule porte de chêne sculpté. Il était démesurément haut et évasé, avec des bords démesurément larges, relevés et cambrés. On l'eût pris pour le chapeau d'un orateur populaire en 1848. Le poil n'en était pas seulement rouge et inégal ; il offrait une série de mèches, de tourbillons, d'éraflures, et ce luisant métallique, par endroits, que donne aux chapeaux des humbles l'emploi de la brosse mouillée.

M. Narcisse ne pouvait cependant être compté parmi les pauvres. L'héritage d'une de ses tantes, et le malheur qu'il avait eu, après un an de mariage, de perdre Mme Narcisse, lui assuraient, pour la fin de ses jours, une aisance qu'il n'affichait pas, qu'il ne risquait pas, mais qu'il appréciait. Tout le monde savait d'où il venait. Après la guerre de 1870, on avait vu arriver, dans ce chef-lieu de canton de la Sarthe, où je l'ai rencontré, un homme d'une quarantaine d'années, très grand, avec une figure plate, des yeux bleus inquiets et doux, des cheveux presque blancs plaqués le long des tempes et recourbés en acroche-coeur. Il se disait originaire d'une petite ville de Lorraine, où il avait rempli les fonctions de greffier de la justice de paix, était bien accueilli en pays manceau, achetait une maison, la meublait, et ne se distinguait plus de ses voisins que par sa taille plus élevée, le sourire prudent qui lui servait souvent de langage, et l'extrême réserve qu'il gardait lorsqu'on parlait devant lui des épisodes de la guerre.

Pourquoi M. Narcisse avait-il donc serré dans son bahut le chapeau hors de service qui reposait sur un champignon de bois de rose, et que flanquaient deux figurines devenues extrêmement banales et représentant les deux provinces annexées ? Evidemment, cette relique très ridicule devait évoquer, dans le souvenir de M. Narcisse, un souvenir d'idylle ou de drame.

J'appris, du bonhomme lui-même, le secret qu'il avait eu longtemps intérêt à garder, et qui peut être raconté, maintenant que l'ancien greffier s'en est allé dans l'autre monde.

C'était donc en janvier 1871, dans une petite ville de Lorraine, et le jour de la fête des Rois. Les Allemands, — une division bavaroise, — occupaient presque toutes les maisons et tous les édifices publics. Ils avaient même établi un hôpital dans le vieil hôtel où s'étaient tenues les audiences de la justice de paix, où M. Narcisse habitait encore, gardant ses registres, ses fournitures de bureau et le fauteuil doublé de cuir du magistrat en fuite. Pour célébrer la fête traditionnelle, le greffier avait traversé le pont sur la rivière en ce moment gelée, s'était réuni à quelques amis très sûrs, et, portes closes, à demi-voix, tandis que le pas lourd des patrouilles faisait sonner les vitres, il avait dit, levant son verre plein d'un petit vin de la Moselle : "A la France, mes amis ! à la grande reine !"

Il revenait, excité, moins par le vin que par les mots dangereux, les mots défendus, que la peur enfonce dans l'âme comme une mine prête à sauter. Les basques de sa redingote et de son pardessus, déboutonnés malgré le froid, claquaient au vent. Il marchait vite, la tête en arrière et coiffée d'un chapeau de soie monumental que connaissaient tous ses concitoyens. Il éprouvait dans les bras comme des secousses de colère, qui lui faisaient serrer les poings. La nuit était à la fois brumeuse et glacée, une de celles, trop nombreuses cet hiver-là, qui, endormaient du dernier sommeil les traînards des armées en marche. M. Narcisse avait envie de briser les reins à un en-

nemi. Et le malheur voulut qu'un soldat bavarois, aux trois-quarts ivre, insultât sur la route cet homme, qui passait avec raison pour le plus timide et le plus rangé des plunitifs.

Ils s'étaient aperçus de loin, à quarante mètres peut-être venant en sens contraire. L'Allemand, très gros, titubait et parlait seul. Ils se rencontrèrent sur le pont, et le soldat dit, en mauvais français :

—Passe pas, monsieur !

L'autre se porta à droite. Il se sentit bousculé, puis saisi au collet, se dégagea d'un coup de poing, et, furieux, avant que le soldat eût le temps de tirer son sabre, l'enlaça de ses deux bras, le souleva dans un effort de tous ses muscles raidis, et le jeta contre la borne d'angle qui protégeait l'entrée du pont.

La nuque heurta le granit. L'homme resta étendu sur son grand manteau, subitement développé dans la chute.

Narcisse regarda une minute son adversaire, évanoui ou mort, il ne savait lequel. Et il n'avait pas encore ressaisi la pensée, il n'était que le spectateur stupide de son oeuvre, quand un clairon sonna dans le quartier haut, derrière lui. Alors il eut peur, il comprit qu'on allait venir ; il vit clairement la suite fatale de son aventure, l'officier à moustaches blondes qui commanderait : "Arrêtez-le !" l'interrogatoire sommaire, la victime sortie de son étourdissement et qui parlerait, les canons de fusil du peloton d'exécution qui s'abaïsseraient ensemble. Il essaya de mettre l'homme debout contre le parapet. Il y parvint à



M. RENÉ BAZIN, élu membre de l'Académie française

grand-peine. Ses doigts n'avaient plus de force. Et, comme une seconde fois le clairon sonnait, couvre-feu sans doute ou alerte de nuit, le greffier poussa par les épaules ce corps inerte, qui bascula par-dessus la rampe et tomba dans le vide...

Le pauvre soupeur du jour des Rois racontait qu'il n'avait jamais entendu un bruit plus affreux que celui de la glace qui se rompait sous le poids, et qui criait ensuite, d'un bord à l'autre, en se fendant. Cela ressemblait à une plainte, à un appel.

Il courut jusqu'à la justice de paix, entra par la porte du jardin, et ne rencontra aucun des médecins allemands. La visite du soir était depuis longtemps faite. Les religieuses françaises veillaient seules les malades. Narcisse se coucha, dans la chambre qu'il occupait sous les combles, et fut pris d'une fièvre violente. Dans le délire, il se levait, frappait les murs, se penchait par-dessus les chaises qui meublaient la mansarde, et criait : "Mais enfonce donc, misérable ! enfonce donc !" Si bien que, vers deux heures du matin, une des soeurs infirmières monta.

—Qu'est-ce que vous avez, monsieur Narcisse ?... Mais oui, la fièvre, très forte...

Il se mit à crier :

—Non, ma soeur, un crime ! un crime ! un crime !

Elle ferma promptement la porte, qu'elle avait laissée eutr'ouverte, fit recoucher le pauvre greffier, lui ordonna de se taire, mais ne put obtenir le silence que quand il eut raconté toute la scène de la veille. Alors, il sembla reprendre sa raison, et devint soumis comme un enfant. Les larmes commencèrent à couler de ses yeux.

—Sauvez-moi, ma petite soeur, disait-il, répondez-leur que je ne suis jamais sorti... Vous ne les laisserez pas monter, n'est-ce pas ?

La religieuse le rassura de son mieux, mais elle était extrêmement pâle lorsqu'elle se retira, parce que, ayant voulu mettre un peu d'ordre dans la chambre, en femme prudente qu'elle était, elle s'était aperçue que le chapeau avait disparu, le chapeau de soie aux bords légendaires.

Pendant trois jours, Narcisse ne quitta pas la mansarde. La fièvre le ressaisissait chaque nuit, et le délire, et cette mystérieuse passion de l'aveu, qui naît du sang versé. Le quatrième jour il déclara qu'il voulait voir, à tout prix, l'endroit où s'était passé le drame dont on parlait en ville. Et comme les religieuses l'avaient supplié de ne pas s'aventurer dehors, par ce froid, il dit à l'une d'elles, qu'il avait rencontrée dans le couloir :

—Vous m'avez donc caché mon chapeau ? Ça n'est pas bien, ma soeur. Vous voyez, je suis obligé d'aller tête nue.

La soeur n'était pas dans la confidence. Elle répondit doucement :

—Mais, monsieur Narcisse, vous ne l'aviez pas, l'autre soir, quand vous êtes rentré. Je vous ai vu dans le jardin.

Il devint plus blanc que la cornette de la soeur. Au même moment, sur la première marche de l'escalier que M. Narcisse allait descendre, apparut un sous-officier allemand, ganté, correct, qui, apercevant l'homme, fit le salut militaire, et dit :

—Monsieur Narcisse ?

—Lui-même.

Le greffier, devant l'ennemi, s'était retrouvé subitement. Il avait la tête haute.

Son visage, rasé, encadré par deux accroche-coeur d'un blond roux, son extrême pâleur, son grand corps qui s'était redressé tragiquement, ses deux poings en garde et rapprochés de la poitrine, lui donnaient l'air d'un mauvais acteur de mélodrame.

Le malheureux jouait sa vie, et il en avait conscience.

—Ordre du général commandant les troupes d'occupation, dit le soldat, suivez-moi.

Par un matin clair, à travers les rues que la chute récente de la neige avait rendues silencieuses, Narcisse fut conduit à la mairie, salle des mariages. Elle avait encore ses rideaux de reps vert et ses tables de chêne ciré, la salle des mariages ; seulement, à la place du maire en écharpe, un général allemand était assis, entouré d'officiers. A droite, entre deux soldats, quelqu'un se tenait debout, que Narcisse reconnut bien : le meunier dont le moulin se trouvait au bord de la rivière, à deux cents mètres au-dessous du pont. Enfin, sur la table, en belle place, le greffier aperçut le chapeau de soie, défoncé, couturé, humide encore d'un séjour prolongé dans l'eau. Une image lui traversa l'esprit, celle des deux initiales d'or qu'il avait tant de fois recollées lui-même sur la coiffe du chapeau : "R. N.", — Robert Narcisse. Avaient-elles tenu ? Etaient-elles parties ?

—Monsieur, dit le général, vous savez aussi bien l'allemand que le français ? De plus, vous avez l'habitude des procès-verbaux ?

—Oui, monsieur, dit fermement Narcisse.

—Il y a eu mort d'homme, mort violente, dans cette ville, voilà trois jours.

Le greffier regarda le meunier, qui avait une figure de statue, immobile, mais deux yeux de flamme qui disaient : "Pour Dieu, tais-toi !" — Et il se tut.

—Reconnaissez-vous ce chapeau ? continua l'officier. A-t-il appartenu à quelqu'un d'ici ?

Narcisse fit un pas, se courba, et, découvrant que les initiales avaient disparu, fut pris d'une espèce de sanglot de joie qui ressemblait à un fou rire.

—Qu'avez-vous ? Pourquoi riez-vous ?

Mais la certitude qu'il aurait la vie sauve était entrée au coeur du greffier. Il fit un grand effort pour rire, en effet, et balbutia :

—C'est qu'il est de forme si ancienne !... Personne ne porte plus de chapeau semblable, monsieur... Nous autres, Français... la mode... vous savez...

Le général répondit :

—Oui, je sais. Le meunier a dit la même chose, tout à l'heure. Ecrivez en français ce que je vais vous dire en allemand.

Et Narcisse transcrivit le procès-verbal, qui relâchait le meunier, déclarait purement accidentelle la mort du soldat Wrangel, et reconnaissait, conformément à l'avis des médecins militaires, que la blessure à la nuque avait été produite par la chute sur la glace.

Ce fut le dernier procès-verbal du greffier Narcisse, qui avait tenu la plume dans sa propre affaire. Le pauvre homme ne put jamais repasser le pont sur la rivière, jamais remonter vers ses amis du soir des Rois, et, dès que la paix fut faite, quitta la Lorraine.

RENE BAZIN.